

Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

Montcalm

Aegidius Fauteux

Volume 3, numéro 1, 1924

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/300033ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/300033ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (imprimé)

1712-9095 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fauteux, A. (1924). Montcalm. *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association / Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada*, 3(1), 25–44. <https://doi.org/10.7202/300033ar>

MONTCALM

BY

ÆGIDIUS FAUTEUX

La Société Historique du Canada, en choisissant de tenir, cette année, ses assises à Québec, a été, je le crois, heureusement inspirée. La vieille cité de Champlain est à la source même de l'histoire canadienne et il n'est certes pas d'endroit où une société qui se constitue gardienne du passé puisse trouver à son culte pieux un aliment à la fois plus abondant et plus pur. Dans ces murs, il n'est presque pas une pierre à laquelle ne soit encore attaché quelque lambeau d'histoire glorieuse et sur ces dalles le voyageur ne peut pour ainsi dire pas s'aventurer un instant sans qu'au seul bruit de ses pas, il ne parte, du fronton des églises ou du faite des vieux ormes, un bruissement d'ailes qui n'est autre que l'envol émouvant des souvenirs.

Parmi ces souvenirs, il en est deux qui ne se séparent jamais et qui devaient plaire tout particulièrement à la Société Historique canadienne, parce qu'ils symbolisent d'une façon merveilleuse ce dualisme national qu'une destinée singulière a établi chez nous sans nuire à l'unité du Canada et qui, entre autres avantages, a celui d'apparenter à peu près également notre histoire à celle de deux peuples illustres par-dessus tous: la France et l'Angleterre. Ce sont, vous l'avez deviné sans peine, les souvenirs de Wolfe et de Montcalm. Ces deux héros, tombés sur le même champ de bataille, le premier au sein du triomphe et le second au sein de la défaite, ont été ensevelis dans une gloire égale, et, depuis cent soixante-cinq ans, le monde n'a jamais cessé de confondre dans une même et respectueuse admiration et le vainqueur et le vaincu. La Société Historique du Canada a cru qu'il lui seyait de leur rendre à son tour un hommage commun dans cette même ville de Québec qu'ils dominent de toute la hauteur de leur immortel sacrifice.

Une voix autorisée devait vous parler tout à l'heure de Wolfe. Mais l'on vient de nous apprendre qu'une circonstance malheureuse l'en empêche.

J'ai accepté, quoique indigne, de vous parler de Montcalm. Cela est quelque peu téméraire, et j'en conviens. Comme vous tous, je voudrais que l'honorable M. Chapais fût ce soir à ma place. Personne assurément n'est autant qualifié pour célébrer dignement le glorieux vaincu des Plaines d'Abraham que l'intègre biographe qui, par un livre d'une rare érudition et d'une incomparable probité, a si magistralement dissipé les dernières ombres que quelques esprits prévenus laissaient encore planer sur sa mémoire et je n'ai pas besoin de dire que, grâce à sa chaude éloquence, il l'eût fait de façon peut-être plus décisive encore par la voix que par la plume. Malheureusement pour

Montcalm, pour vous et pour moi, il n'était pas possible d'imposer cette tâche à M. Chapais que réclamaient d'autres devoirs et que vous avez vu cette semaine présider avec tant de tact et avec tant d'éclat aux sessions de la Société Royale, et moi-même, engagé pour ainsi dire à sa place, je ne peux que le prendre modestement pour guide.

Je n'oublie pas non plus que je parle à un auditoire québécois qui se souvient et pour qui notre histoire a bien peu de secrets. Comme vous êtes en même temps très courtois, de cette courtoisie d'autrefois dont Québec est encore le refuge dernier, vous vous résignerez donc, comme Montcalm le fit lui-même souvent, à vous laisser apprendre beaucoup de choses que vous savez très bien, par quelqu'un qui les sait assurément moins bien.

Le panégyrique a ses écueils que l'on ne sait pas toujours éviter, l'imagination, nous dit Fléchier, y ayant souvent plus de part que la raison. C'est ainsi que, dans leur enthousiasme mal mesuré, certains prédicateurs s'évertuent à prouver que le saint de leur paroisse est le nec plus ultra des célestes phalanges. Croyez que, pour ma part, je n'ai aucunement l'intention, à propos de Montcalm, d'établir un palmarès de l'histoire canadienne et de faire entre nos héros une distribution de places. Il n'y a d'ailleurs pas de commune mesure qui puisse exactement s'appliquer à la taille morale des grands hommes. Nous avons la fierté de compter le long de notre histoire plusieurs de ces êtres surhumains qui, par leurs exploits diversement héroïques, ont mérité d'entrer de plain-pied dans l'immortalité, mais par cela même qu'ils sont différents, il serait bien inutile de rechercher lequel est le plus grand. Ce que j'oserai dire cependant, c'est que, si certains de nos héros, même parmi les plus glorieux, comme La Salle, d'Iberville et Frontenac, ont laissé paraître des défauts que seule peut réussir à pallier notre admiration pour leur extraordinaire énergie, il y en a, d'autre part, qui ont su joindre à la grandeur de leurs actes une beauté d'âme véritable et qui, à cause de cela, commandent une admiration à peu près sans mélange. Montcalm est de ceux-là, à côté d'un Champlain et d'un Maisonneuve, ces deux paladins dignes des temps d'épopée. Et je veux essayer de l'établir en montrant ce que fut chez Montcalm, premièrement, l'homme et secondement, le soldat.

Louis-Joseph de Montcalm-Gozon, seigneur de Saint-Véran, Candiac, Tournemine, Vestric et baron de Gabriac, naquit le 29 janvier 1712, au château de Candiac, près de Nîmes, mais d'une famille originaire du Rouergue. Il était de la plus ancienne noblesse, se rattachant à une non moindre illustration que Dieudonné de Gozon, le grand-maître de l'ordre de Malte, vainqueur du dragon. Dès sa plus tendre enfance, ses parents le placèrent entre les mains

d'un éducateur assez original du nom de Dumas qui avait imaginé un système nouveau d'enseignement et qui ne rêvait que d'en faire l'expérience *in animâ nobili*. Il ne fallut que sept ans à ce même précepteur pour tuer un frère plus jeune de Montcalm qui, à trente mois, connaissait toutes ses lettres, à trois ans, lisait le français et le latin et à six ans lisait le grec et l'hébreu. Notre héros, qui pouvait mieux se défendre, ayant été entrepris un peu plus âgé, refusa de se soumettre à ce mortel gavage et voici ce qu'il écrivait dès sa seizième année à son père, en réponse aux plaintes découragées de Dumas :

“ Permettez-moi de dire en peu de mots de quoi je me flatte : 1° d'être honnête homme, de bonnes mœurs, brave et bon chrétien ; 2° de lire médiocrement, de savoir les langues grecque et latine aussi bien que la plupart des gens du monde, de posséder les quatre règles de l'arithmétique, d'avoir quelques connaissances de l'histoire, de la géographie et des belles-lettres françaises et latines, du moins l'amour de la justesse d'esprit si je ne l'ai pas, et surtout du goût pour les sciences et les arts que j'ignore ; 3° ce que je mets au-dessus de tout, de l'obéissance, de la docilité et une grande soumission pour vos ordres et ceux de ma chère mère... ; 4° pour venir à ce qui regarde le corps, de faire des armes et monter à cheval autant que mon peu de disposition me le permet.”

Comme programme d'éducation, ce n'était déjà pas si mal imaginé pour un jeune homme de seize ans. Et le plus remarquable, c'est que Montcalm s'y est absolument tenu. Il fut toute sa vie ce qu'il avait promis : honnête homme, de bonnes mœurs, brave et bon chrétien.

Honnête homme, il le fut certainement, et de toutes manières, aussi bien dans le sens tout à fait spécial où l'entendaient les moralistes du XVII^e siècle, Pascal, La Bruyère ou Bossuet, que dans le sens plus strict où l'entendent les moralistes d'aujourd'hui.

Au XVII^e siècle, l'*honnête* homme était un peu ce qu'avait été le *prudhomme* au temps de saint Louis. L'on avait accoutumé de désigner sous ce nom une habitude d'âme qui, même étymologiquement, dérivait de l'honneur et qui faisait que celui qui l'avait reçue ou conquise répugnait pour ainsi dire instinctivement à toute idée de bassesse et s'élevait au-dessus du vulgaire, tant par le charme des manières que par la culture de l'esprit. Or, Montcalm était par excellence cet être de distinction.

Il avait d'abord, nous l'avons vu, la distinction de la naissance. Quoi qu'on puisse penser aujourd'hui des castes et des privilèges anciens, il n'en est pas moins certain que la fierté des aïeux a souvent été chez les gens de haute race un ferment de grandeur morale, par le

souci même qu'elle leur imposait de ne pas démeriter, et Montcalm était encore de ce temps où la devise si française: Noblesse oblige, n'était pas un vain mot. Un jour, dans une lettre d'un mélancolique abandon, il dit son regret de ne s'être pas fait chevalier de Malte pour devenir grand-maître de l'ordre, mais aussitôt il se reprend, comme s'il avait senti l'inanité du rêve, et il ajoute avec un naïf orgueil tout juste tempéré par une pointe d'ironie: "C'est le sang de Gozon qui coule dans mes veines!" Oui, c'est bien le sang de Gozon qui coule dans les veines de ce chevalier du moyen-âge attardé. Comme son aïeul, il a la passion de la gloire. C'est pour elle qu'il se bat et non pas, comme un reître ou un soudard, pour de l'argent, et si quelques-uns se sont quelquefois scandalisés de l'entendre demander des grâces, ce n'est pas à lui-même qu'il faut s'en prendre, mais à la langue de son temps. La grâce qu'il attend, par exemple, vers 1758, est d'être maréchal de France dans six ans, mais il ne voudra jamais de grâce qu'il ne croira pas avoir méritée. S'il a choisi le métier des armes, ç'a été avec la légitime espoir d'ajouter encore à l'héritage glorieux que lui ont légué ses ancêtres et, avec cette noble ambition au cœur, il n'en a que mieux servi sa patrie.

Comme son aïeul encore, Montcalm a la passion du devoir. Selon un mot d'usage courant dans la langue militaire et dont, à cause de cela peut-être, la sublimité n'est pas assez remarquée, il sert. Il n'examine pas la mission qu'on lui confie, il l'accepte et, une fois qu'il l'a acceptée, il s'y emploie avec toutes ses facultés, avec tout son cœur, avec toute son âme. Et il ne sait pas reculer, surtout s'il y a danger. Après la bataille de Plaisance, où il a été blessé de trois coups de sabre et laissé pour mort sur le terrain, il écrit naïvement à son père: "Si je suis prisonnier et sabré, c'est pour avoir voulu tenir ferme." Mais, dans cet ordre d'idées, je ne sais rien de plus beau dans sa simplicité que le trait suivant que j'emprunte à l'histoire même de la guerre du Canada.

C'était en 1758; après deux ans de mesquins tiraillements, Montcalm n'en pouvait plus. Abreuvé d'avaries de toutes sortes et écœuré des millo-petites qui l'entouraient, il ne trouvait plus rien qui palliât sa grandissante nostalgie de père et d'époux et il songeait à son retour en France comme à une sorte de libération morale. Sur les entrefaites, les événements se précipitent et Montcalm remporte la triomphale victoire de Carillon. L'occasion lui semble propice, car, après un aussi brillant exploit, personne ne pourra l'accuser de désertion son poste de combat, et il demande aussitôt son rappel. Mais il découvre presque au même moment que le succès de Carillon, si éclatant qu'il soit, n'a causé qu'un désarroi momentané chez un ennemi de plus en plus dangereux, et que, par suite de circonstances aux-

quelles il reste étranger, l'état de la colonie est redevenu plus périlleux que jamais. Alors, le général français n'hésite pas un instant. De la même plume qui demandait son rappel après la glorieuse journée du 8 juillet, il écrit au ministre, le 9 septembre, qu'il n'est plus question de partir et qu'il reste. "Puisque les affaires de la colonie vont mal, dit-il, c'est à moi de tâcher de les réparer et d'en retarder la perte le plus qu'il sera possible." C'est aussi simple que grand. Lecteur assidu de Plutarque, Montcalm, sans s'en douter, avait la grandeur d'âme de ses héros.

Les mémoires du temps nous apprennent que Montcalm était de taille petite. Tout le monde n'a pas comme votre humble serviteur une raison personnelle d'estimer que ce n'est pas là un irrémédiable défaut, mais il suffira de rappeler que la même particularité a distingué un certain Napoléon qui, quoique petit, n'en fut pas moins un assez grand guerrier. Quoi qu'il en soit, l'on rapporte à ce propos qu'un Huron, voyant pour la première fois le marquis de Montcalm, s'écria: "Ah! que tu es petit!" puis reprit brusquement: "mais je vois dans ton regard la hauteur du chêne et la vivacité des aigles." Je ne sais si l'anecdote est vraie, mais elle mérite de l'être car le fils des bois ne pouvait mieux traduire dans son langage imagé les deux traits caractéristiques que je viens de signaler dans notre héros: sa passion du devoir qui le fait ressembler à un chêne étouffant de ses inébranlables racines le sol où il a été planté, sa passion de la gloire qui le fait ressembler à un aigle volant de ses ailes ambitieuses toujours plus haut.

Montcalm avait aussi la distinction de l'esprit. De nature, il possédait déjà des qualités précieuses, mais parce qu'il n'avait pas consenti, malgré les touchantes objurgations du précepteur Dumas, à suivre son jeune frère dans sa dangereuse vocation d'enfant prodige, il n'en avait pas moins travaillé sérieusement et judicieusement à orner son intelligence. Il n'avait pas simplement ces clartés de tout dont parle Molière et qui suffisaient alors à tout homme de condition par ailleurs intelligent pour faire bonne figure même en un cercle de beaux esprits, il était véritablement un lettré. Ce soldat lisait Thucydide ou Sophocle dans le texte et savait plus de grec et de latin que bien des humanistes de nos jours. Aussi sa correspondance abonde-t-elle en réminiscences classiques de toutes sortes et c'est ce qui en fait le charme si particulier avec la finesse de l'observation et le pittoresque de l'expression.

Et toute sa vie Montcalm a gardé le goût des choses de l'esprit. A Québec ou à Montréal, entre campagnes, pendant que les dirigeants de la colonie et même ses officiers se livrent à une sarabande d'amusements effrénée, il se renferme dans sa chambre et il lit— :

THE CANADIAN HISTORICAL ASSOCIATION

“ Je ne vais nulle part, ou du moins si peu que c'est de même, écrit-il en novembre 1758 à son ami Bourlamaque; les jours impairs, je vais faire une ou deux parties de tri avec mon général; les jours pairs, je lis au coin de mon feu. Aussi ai-je entrepris la lecture du Dictionnaire encyclopédique, en sautant les articles que je ne veux pas savoir.”

Même le pesant et ennuyeux Dictionnaire encyclopédique apparaissait à Montcalm en compagnon plus joyeux que les pantins à la cervelle vidée qui trop souvent l'entouraient.

Doué d'une rare vivacité d'intelligence qu'avaient encore affinée de sérieuses études, Montcalm avait tout ce qu'il fallait pour briller à la cour au milieu des plus délurés talons rouges, s'il en avait eu la disposition et le goût. L'énigmatique Sieur de C. . . . , qui n'a jamais pris à son endroit le ton d'un panégyriste, nous apprend “qu'il avait beaucoup d'éducation et une mémoire heureuse et que ses conversations étaient pleines d'esprit et de judicieuses saillies.” Mais, tandis que chez un trop grand nombre d'autres l'éclat de la surface ne fait que voiler la pauvreté désespérante du fond, il se trouvait heureusement que chez lui le brillant s'alliait avec la solidité, et c'est ce qu'avait bien saisi le judicieux abbé de l'Isle-Dieu lorsqu'il écrivait ce qui suit à Mgr de Pontbriand en lui annonçant l'arrivée prochaine en Canada du nouveau général: “J'ai eu nombre de conférences avec M. de Montcalm qui a l'imagination assez vive, par conséquent beaucoup de sagacité et de pénétration et, ce que j'aime le mieux, le flegme (quand il le faut) et le sérieux de la réflexion.”

Mais, peut-être plus encore que la distinction de la naissance et la distinction de l'esprit, Montcalm avait la distinction du cœur, et nous savons tous que c'est par là surtout qu'un homme vaut. Toutes les qualités morales qui inspirent le respect en même temps qu'elles appellent l'affection, il les possédait et à un rare degré: la tendresse, le dévouement, l'esprit de justice et la probité.

On ne peut d'abord nier qu'il fut un tendre. Malgré qu'il eût pris l'habitude de dérober sous un stoïcisme voulu ses sentiments intimes, il n'en laisse pas moins échapper quelquefois, surtout dans sa correspondance avec Bourlamaque, des cris qui nous en font deviner bien long sur la profondeur et sur l'intensité de son affection paternelle. Les nombreuses lettres qu'il a écrites à sa mère ou à sa femme nous en apprendraient assurément là-dessus beaucoup plus encore. Nous ne pouvons trop souhaiter que les Archives fédérales qui en possèdent une copie les mettent bientôt au jour. Le lecteur étonné trouvera un Montcalm nouveau qui n'est pas le moins sympathique ni le moins beau.

Je ne cite qu'un seul trait. On lui annonce un jour rapidement au cours d'une lettre que là-bas, à 1,000 lieues de distance, par delà

l'infranchissable océan, une de ses petites filles est morte, mais on ne lui dit pas laquelle. Et dans son angoisse, il se le demande. "Serait-ce la petite Mariette qui me ressemblait tant?" Il ne devait jamais le savoir ici-bas et il emporta dans sa tombe cette incertitude douloureuse. Ne vous semble-t-il pas que cette courte petite phrase ouvre des horizons immenses sur ce que dut souffrir, dans son cœur, cet époux et ce père que le devoir enchaînait pour un aussi long temps loin d'une famille aimée?

Cette tendresse naturelle qui faisait le fond de son âme, Montcalm ne pouvait manquer de la reporter sur cette autre famille que la Providence lui avait confiée: l'armée. Jamais général ne sut, en effet, vis-à-vis de ses troupes, allier à une discipline plus ferme une plus paternelle bonté. Non seulement il est plein de sollicitude pour ses officiers qu'il protège, et contre autrui lorsqu'ils sont injustement attaqués et contre eux-mêmes, lorsqu'ils s'apprêtent à commettre quelque sottise, mais il a particulièrement à cœur le bien des soldats.

Le 4 juin 1759, il écrit à Bourlamaque: "Assurez bien les troupes et les officiers qui servent sous vos ordres que je serai tout aussi occupé de leur procurer des grâces qu'à ceux qui pourraient combattre sous mes yeux. Je pense comme un père de famille qui aime tous ses enfants; ma conduite jusqu'à présent leur en doit être un sûr garant." Il sait trop la dure condition du soldat et ce que vaut son abnégation même inconsciente pour souffrir qu'il soit en aucune façon injustement traité. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises il n'hésite pas à punir sévèrement les officiers qui l'y obligent par leurs injustices envers les troupiers.

D'ailleurs, lorsque la nécessité du service ou les difficultés de l'heure l'obligent à demander à ses soldats quelque nouveau sacrifice, il donne le premier l'exemple, et c'est ce qui fait que tous le suivent avec un si touchant empressement. En campagne, il paye généreusement de sa personne et prend sa large part des fatigues comme du danger. Il n'est pas de ces généraux qui se font porter en litière pendant que les misérables fantassins traînent péniblement leur marche à travers les grands bois. Aux heures critiques il n'abandonne pas son poste un instant et s'il le faut, il reste des semaines entières sanglé et botté. "Je ne me suis pas encore déshabillé depuis le 23 juin", écrit-il à Bourlamaque le 2 septembre 1759. Il ne dut qu'à la mort, onze jour plus tard, de connaître le repos après trois mois de la plus étonnante endurance.

Faut-il, dans un moment de disette, substituer aux autres vivres qui manquent la viande de cheval, Montcalm, avec sa grandeur d'âme coutumière, estime qu'il serait méprisabie d'imposer à ses troupes un semblable retranchement sans en prendre sa part. Et le

24 octobre 1757, comme par manière d'invitation discrète à en faire autant, il écrit à Lévis: "Dès qu'on commencera en décembre à donner du cheval au soldat, j'en fais ma provision pour l'hiver et il y en aura toujours chez moi un plat." Et, un peu plus tard, il nous fait connaître le menu suivant de sa table qui n'est pas sans saveur au moins apparente:

Petits pâtés de cheval à l'espagnole.
Cheval à la mode.
Escaloppe de cheval.
Filet de cheval à la broche, avec une poivrade bien liée.
Semelles de cheval au gratin.
Langue de cheval au miroton.
Frigousse de cheval.
Langue de cheval boucanée.
Gâteau de cheval, comme les gâteaux de lièvre.

Heureux temps où il suffisait aux gens de cœur d'avoir en même temps de l'esprit pour donner le change à leur appétit mal satisfait en le payant de mots!

Ce rare dévouement et cet esprit de justice de Montcalm avaient leur source dans une probité qui était chez lui innée et à laquelle il n'a jamais failli. Je note ce tout petit fait qui, au point de vue qui nous intéresse, me paraît extrêmement significatif. M. de Lusignan lui ayant appris que c'est sur la foi d'une information erronée qu'il a accusé un jeune lieutenant de Languedoc d'avoir vendu de l'eau-de-vie, Montcalm écrit aussitôt à Bourlamaque: "Je vous prie de le dire à Pascalis parce que je me souviens de lui avoir parlé de l'accusation; je dois le désabuser et lui faire part de la justification, la probité m'y oblige." L'on peut se demander combien de généraux, préoccupés comme Montcalm par tant d'autres embarras plus grands, auraient eu cette délicatesse envers un modeste officier. Mais cet incident n'indique pas seulement chez notre héros un souci honorable de rendre à qui que ce soit la justice qui lui est due, il indique surtout la profonde horreur qu'il avait à tout acte dérogatoire à la stricte probité.

C'est en effet un point sur lequel le général français n'entendit jamais badinage. Un jour, il apprend que deux de ses officiers ont réclamé deux quarts de farine qu'ils disaient leur avoir été donnés par le garde-magasin en remplacement de rations qu'ils n'avaient pas prises: "Vous pensez bien, écrit-il, que le Roi ne fait pas voiturer à grands frais des vivres à Carillon pour que les officiers les fassent refluer d'où ils sont partis; le décompte de l'officier, en argent, des vivres qu'il ne prend pas, n'a été imaginé que pour la conservation des vivres du magasin du roi... Une autre fois, j'enverrai l'officier en prison pour trois mois dans un fort."

Ce moyen détourné qu'employaient les officiers pour rentrer dans ce qui leur était dû après tout, aurait pu ne constituer aux yeux de bien d'autres qu'une irrégularité peu grave, mais Montcalm, dans sa scrupuleuse probité, tenait à honneur que ses régiments ne fussent pas atteints à leur tour par l'esprit de concussion qui avait déjà gangrené presque tout le reste du pays et il se raidissait de toutes ses forces contre la plaie envahissante. C'était le temps où, sous le haut exemple de Bigot, à peu près tous les officiers volaient le roi sans vergogne, où d'impudents spéculateurs touchaient des certificats de 100,000 livres pour à peine 10,000 livres de marchandises qu'ils avaient vendues, où même un simple ramoneur ne cachait pas sa stupéfaction que, dans la maison de Montcalm, on ne voulût pas lui signer un bon pour 24 cheminées alors qu'il n'en avait ramoné que six. Un homme de la conscience de Montcalm ne pouvait être que navré devant ce carnaval honteux de pillage et de rapine. On le sent assez à lire ces quelques lignes qu'il écrivait en novembre 1758:

“ Les officiers sont occupés de gain et volent comme des mandarins... C'est de quoi pleurer, et je crois que si la guerre dure, il y a à gagner de la perdre... Pardonnez le désordre de ma lettre, il ressemble à celui de mon imagination, car je n'ai pas dormi toute la nuit des voleries de la Belle Rivière... Pauvre Roi! Pauvre France! Cara patria! ”

Et pendant que ceux qui l'entouraient s'enrichissaient scandaleusement, Montcalm lui-même, pour tenir son rang, devait manger son bien. En deux ans, nous apprend-il quelque temps avant sa mort, il a dépensé 57,000 livres de son propre patrimoine et il ne peut s'empêcher de frémir pour l'avenir.

Le plus douloureux, c'était que Montcalm était pratiquement impuissant à enrayer cette corruption qui le navrait. Sous l'impérieuse dictée du devoir, il avait bien tenté à quelques reprises de dessiller les yeux de la Cour qui s'obstinait à ne rien voir, mais il n'avait pu le faire, comme il le dit lui-même, qu'avec la modération nécessaire à quelqu'un qui n'a qu'une autorité subordonnée, dans un département d'ailleurs différent, et qui voudrait le bien sans âcreté ni humeur. Ce sera cependant son éternel honneur d'être resté jusqu'à la fin un des rares îlots de vertu et de probité dans cette mer de corruption dévergondée que fut malheureusement le Canada dans les dernières années si mélangées de gloire et d'infamie de notre régime français.

Fidèle toujours au beau programme qu'il s'était tracé en son jeune âge, Montcalm fut encore de bonnes mœurs. Sa dignité de vie au Canada particulièrement contraste fortement avec le débrillé général. Sans doute sa situation et son rang l'obligent à se mêler assez souvent

à la société frivole au milieu de laquelle il vit, mais il ne s'y amuse guère. Nous avons vu que lorsqu'il le pouvait, il n'aimait rien mieux que de s'enfermer en sa chambre pour lire ou étudier. A une époque où la colonie va plus mal encore que d'ordinaire, où le peuple gémit et souffre, il est le seul qui a la décence de proposer que, durant tout l'hiver, il n'y ait ni bals, ni violons, ni fêtes, mais il ne fut pas écouté. Ce n'est pas qu'il fut lui-même un empêchement de danser en rond, car il venait d'un pays où le plus réchauffant des soleils n'a jamais passé pour engendrer la tristesse, et les mémorialistes reconnaissent qu'il possédait, avec une certaine bonhomie et une grande vivacité, une gaieté franche et communicative qui le rendait séduisant au plus haut point. Mais, en même temps, ainsi que l'avait si judicieusement noté l'abbé de l'Isle-Dieu, il avait le sérieux de l'homme qui réfléchit et qui pense. Personne peut-être ne savait mieux que lui sur quel volcan la haute société canadienne dansait sans s'en douter, et il en était quelquefois profondément attristé.

L'on sait, par exemple, l'extraordinaire frénésie de jeu qui s'empara pour ainsi dire de tout le monde pendant les hivers de 1757 et de 1758. C'était l'intendant qui battait la mesure, les tables de jeu se dressaient en permanence et il se perdait chaque soir des sommes folles autour du tapis vert. Montcalm fut un des rares qui ne perdirent pas la tête au milieu de cet étourdissant tourbillon. Il lui arriva bien une fois de céder à l'invitation pressante d'un haut personnage et de perdre quelques louis, mais il se hâta d'expliquer qu'il y a des sociétés qu'il n'est pas toujours possible de refuser. Comme il aurait voulu surtout protéger contre eux-mêmes certains de ses officiers qu'il aimait et qui, emportés par la passion la plus folle, se ruinaient sottement. Mais il n'y réussissait guère et l'on peut voir dans son journal que c'est l'objet d'un de ses plus constants soucis. Lui-même, dans l'effervescence de sa jeunesse, lorsqu'il était caserné dans la ville de Strasbourg, avait failli se laisser emporter par la même frénésie du jeu, mais il s'était vite ressaisi, et c'est alors que pour se raffermir, il se réfugia dans le travail et l'étude, écrivant peu après à son père qu'il venait de dévorer en quelques mois plus de grec qu'il n'en avait auparavant digéré en dix ans.

Je sais bien qu'aux yeux de quelques-uns encore, il plane au moins une ombre légère au-dessus des mœurs de Montcalm. L'abbé Auguste Gosselin, par exemple, lui a reproché avec une sévérité particulière de s'être associé avec certaines femmes frivoles et plus que légères qui faisaient alors la honte de Québec. Personne ne s'y trompe et il s'agit évidemment des trois dames de la rue du Parloir dans la compagnie desquelles notre héros avouait lui-même qu'il prenait peut-être trop de plaisir. Mais d'abord, n'y aurait-il pas un peu trop d'histoire à la Chien d'Or dans ce que nous savons de Mme de Beaubassin, de Mme de Lanaudière et de Mme Péan? Lors même que ces dames n'auraient

pas connu toute l'austérité des matrones romaines, il conviendrait encore de rappeler à la charge de Montcalm cette sage réflexion d'un moraliste: "Si on n'allait que chez les gens que l'on estime absolument, il y a des jours où l'on ne rentrerait même pas chez soi." Tout de même, il est permis de croire que nous ne sommes pas en présence des impudentes pécheresses que l'on a prétendu; Mme de Beaubassin aussi bien que la sémillante Angélique des Méloizes ressemblaient à bien d'autres filles d'Eve de nos jours qui, dans un monde différent, papillonnent autour des mêmes feux de gaieté, sans à la fin y brûler trop de leurs ailes. Ce qui est certain, c'est qu'elles étaient de bonne compagnie, ayant beaucoup de charme et d'esprit, et il faut assurément être bien prude pour reprocher avec persistance à Montcalm de s'être plu quelquefois en leur aimable société. Notre héros n'avait d'ailleurs rien de monacal et l'on ne peut s'étonner que, dans un lointain exil où le retenaient des devoirs aussi rudes que peu consolants, il ait senti de temps à autre le besoin de s'évader du cercle monotone où il était enserré pour s'attarder en la rue du Parloir comme en une oasis de grâce et de beauté. De l'aveu unanime d'ailleurs, rien de tout cela ne l'a jamais empêché d'être aussi bon époux que bon père.

Quant à la bravoure de Montcalm, elle n'a pas besoin, je crois, d'être établie. Il nous fait songer à Chevert, un autre caractère à la Bayard, sous qui il avait servi dans les armées d'Allemagne et pour qui il conserva toujours un culte d'admiration si touchant. Comme Chevert, il était toujours au plus fort du danger, bravant la mitraille avec une insouciance aussi simple qu'héroïque. C'eût été pour lui mentir au sang de Gozon que de courber même la tête au sifflement d'une balle.

Nous avons déjà rappelé comment, pour avoir voulu tenir ferme au milieu du désarroi général, à la bataille de Plaisance en 1746, il fut blessé de trois coups de sabre à la tête. Il venait de se retirer à Montpellier pour se guérir de la terrible blessure qu'il avait reçue, lorsqu'il apprend que son régiment est commandé pour aller attaquer le col de l'Assiette, en Italie. Il ne veut pas qu'on lui dise, comme à un autre Crillon, que l'on a combattu à l'Assiette et qu'il n'y était pas. Ses plaies encore ouvertes ne l'arrêtaient pas; il vole où la gloire l'attend, rejoint son régiment la tête enveloppée, se signale à cette attaque meurtrière et y est encore blessé de deux coups de feu. "Jamais, s'écrie l'auteur du *Journal militaire dédié à Monsieur frère du roi*, jamais l'héroïme n'avait pu se distinguer par une intrépidité plus inébranlable, par une constance plus étonnante."

Le Sieur de C. . . . lui-même reconnaît dans ses Mémoires que le marquis de Montcalm a hautement confirmé en Canada la réputation de bravoure qui l'y avait précédé, mais ce témoignage ne nous était

pas nécessaire. Tous savent comme à Carillon, par exemple, il était partout à la fois, cible vivante et miraculeusement épargnée. Dans la chanson que fit après le 8 juillet un fantassin poète plus enthousiaste qu'habile, nous lisons ces deux vers d'une maladresse naïve qui n'en sont pas moins un des plus beaux hommages que puisse attendre un chef de ceux qu'il a menés au combat:

Montcalm, comme défunt Annibal
S'montrait soldat et général.

N'est-ce pas d'ailleurs à sa bravoure presque téméraire qu'il dût d'être frappé presque au commencement de l'action, le 13 septembre 1759? "La guerre est le tombeau des Montcalm", disait un vieux dicton du Rouergue, le pays d'origine de ses ancêtres. Cette destinée n'était pas pour lui déplaire, car, grand cœur, il était de ceux qui croient qu'il manquera toujours quelque chose à la plus belle vie qui ne finit pas, soit sur un échafaud pour la défense d'un principe, soit sur un champ de bataille pour la défense d'un drapeau. Après avoir courtsié la mort pendant trente ans, Montcalm devait finalement l'épouser, au milieu d'un nuage de gloire, dans les noces sanglantes de la bataille des Plaines d'Abraham.

Montcalm n'a pas moins bien répondu au dernier article du programme de son adolescence, qui était d'être un bon chrétien.

Chrétien, il le fut, non pas sans doute à la façon des mystiques qui s'élèvent à des hauteurs privilégiées, mais à la façon virile du soldat qui se reconnaît féal à son Dieu plus encore qu'à son roi. Sa foi était profonde et sincère et sa précieuse correspondance nous en fournit maintes preuves. C'est ainsi qu'à la suite d'un deuil douloureux, il écrit à sa femme, en 1744: "Nous avons besoin, ma très chère et bien-aimée, de nous résigner à la volonté de la Providence dans une aussi triste occasion que celle de la perte de mon fils... Dieu n'a pas voulu que cette âme se souillât sur la terre, ce sera un ange de plus devant lui qui priera pour les siens."

Y a-t-il rien de plus chrétien encore que les sentiments qu'il exprime au lendemain de Carillon, et dans ses lettres et dans la belle inscription composée par lui-même sur une croix:

Quid dux? quid miles? quid strata ingentia ligna?
En signum! En Victor! Deus hic Deus ipse triumphat.

Chrétien! Ce ne fut point Montcalm et la prudence,
Ces arbres renversés, tes héros, leurs exploits,
Qui des Anglais confus ont brisé l'espérance;
C'est le bras de ton Dieu vainqueur sur cette croix.

Il nous semble entendre saint Louis écrivant à sa mère après une victoire: "Vive Dieu! notre Seigneur s'est montré bon Français!"

Je puis paraître à quelques-uns avoir défendu mon héros avec une ferveur excessive, mais il me semble avoir établi ses titres à notre admiration sur la base solide des faits. Il y a encore, je le sais, des gens qui ne veulent pas que cette admiration soit sans mélange et qui continuent à déplorer dans un si beau caractère la présence de certaines petitesesses, la jalousie par exemple. C'est une question que je ne crains pas d'aborder. Il s'agit, chacun l'a compris, de la lutte regrettable entre Montcalm et Vaudreuil.

Je dirai tout de suite que, si je dois prendre parti contre Vaudreuil, ce n'est pas avec une idée préconçue. Personne ne comprend mieux que moi la vive sympathie dont on a accoutumé d'entourer la figure du dernier gouverneur français du Canada. Il fut faible, sans doute, montrant une confiance presque aveugle à un entourage qui n'en méritait guère, mais cette faiblesse même dérivait d'une grande bonté, et il est certain qu'il n'y eut jamais à la tête de la Nouvelle France un administrateur capable d'un tel dévouement à l'endroit de son peuple. Profondément canadien, il protégeait systématiquement les Canadiens et même les humbles n'invoquaient presque jamais en vain sa paternelle sollicitude. Si c'est là un défaut, quel est celui d'entre nous qui pourrait s'empêcher de le pardonner à deux mains? Il n'y a de plus qu'une voix pour reconnaître que, quoiqu'il ait laissé faire autour de lui, Vaudreuil fut personnellement honnête et ne démérita pas de son nom. J'ai tenu à dire ces choses, parce que j'estime que Montcalm est assez grand pour n'avoir pas besoin qu'on rapetisse personne à son profit. Il s'est cependant trouvé quelqu'un qui a délibérément entrepris de rapetisser Montcalm au profit de Vaudreuil. J'ai nommé Monsieur l'abbé Casgrain. Ce n'est un secret pour personne que Monsieur Casgrain a pris sous sa protection spéciale Vaudreuil uniquement parce qu'il était Canadien. Autant qu'il l'a pu, et pour cette raison, il a atténué ses fautes, masqué ses faiblesses, voilé ses erreurs. Il me semble que c'est déjà du patriotisme mal placé et bien illogique. Un goujat Canadien — ce n'est pas de Vaudreuil que je parle — est toujours un goujat et si nous découvrons que l'un des nôtres a commis une action déloyale, pourquoi ne le lui dirions-nous pas à sa face, quoique Canadien? Mais il y a plus encore et je comprends toute la gravité de ce que je vais dire. Après avoir taillé des textes qu'il s'était engagé à publier intégralement et textuellement, Monsieur l'abbé Casgrain n'a pas hésité à s'en servir pour laver Vaudreuil de fautes qui pouvaient lui appartenir et pour charger Montcalm de fautes qui ne lui appartenaient certainement pas. Je comprends qu'il y ait quelque pitié à couvrir d'un voile pudique, comme autrefois Japhet, la nudité de quelqu'un que nous aimons, mais la plus élémentaire justice commande que ce

ne soit pas au détriment d'autrui. Par un étrange dédoublement, M. l'abbé Casgrain, qui fut dans sa propre vie extrêmement probe, ne paraît pas avoir connu dans l'histoire cette probité qui en fait seule le prix.

Sans doute, il se peut que Montcalm ne se soit jamais débarrassé complètement de cet esprit métropolitain dont parle Monsieur Chapais et qui, de tout temps, de nos jours comme autrefois, n'a cessé de se heurter à l'esprit colonial, mais il n'est certainement pas juste de le présenter comme un ennemi des Canadiens, après avoir diligemment choisi dans ses lettres un certain nombre de petites phrases parmi les moins aimables à notre adresse. J'ai relu toute la correspondance de Montcalm, avec mes yeux de Canadien qui se flattent d'être aussi patriotes que tous autres, et j'ai pu constater qu'il n'y a presque pas une de ces fameuses petites phrases qui, remises dans leur texte, ne soit pas en quelque façon justifiée par le fait particulier et incontestable auquel elle se rapporte. D'ailleurs, qu'il soit ici et là échappé quelques paroles moins heureuses à l'humeur de Montcalm, dans un moment où sa situation extrêmement compliquée l'aurait plus qu'à l'ordinaire agacé, cela ne devrait pas trop nous étonner. Il me semble toutefois que les lignes suivantes qu'il écrivit à l'honneur des Canadiens et qui apparaissent d'autant plus sincères qu'elles ne furent jamais destinées à tomber sous leurs yeux, devraient suffire à les effacer toutes:—

“Quelle colonie! quel peuple quand on voudra! Quel parti à en tirer pour un Colbert!... Ils ont tous foncièrement de l'esprit et du courage, mais jusqu'à présent rien n'a servi à animer cette machine ni à développer des germes qui existent.”

Il se peut encore que Montcalm n'ait pas toujours su se défendre de certaines vivacités; il était d'un tempérament ardent et, assez souvent piqué, il ne se croyait pas toujours tenu de suivre le conseil évangélique et de tendre la joue gauche à qui venait de le frapper sur la droite. Et ici encore on ne pourra nier que quelques-unes au moins de ses colères étaient fortement provoquées. Je suis sûr, par exemple, que plusieurs d'entre nous auraient joui d'assister à la magistrale exécution qu'il fit un jour de Deschambault. Laissons-le la raconter lui-même: “Je surpris Deschambault, soit bavardage, délation, méchanceté ou basse flatterie, accusant nos officiers de propos indiscrets... sans en nommer aucun. Oh! certes, comme je le surpris, comme on dit, volant dans la poche, il fut obligé, ainsi que le marquis de Vaudreuil acceptant, d'essuyer une leçon sur ce point, forte, respectueuse, longue, les faisant souffrir tous deux, car vis-à-vis de Deschambault qu'elle regardait seul, cela ressemblait à des coups de pied dans le ventre, qu'on a demandé la permission de donner à quelqu'un qui ne peut s'éviter de les recevoir. Je souhaiterais que cela corrigéât les rapporteurs et ceux qui les écoutent.”

Voilà pour l'humeur et la vivacité; mais de jalousie, point. Il n'y a encore une fois qu'à relire les admirables lettres de Montcalm pour se rendre compte que ce sentiment était bien au-dessous de celui qui, après avoir recommandé le chevalier de Lévis à son propre grade de maréchal de camp, pouvait écrire à M. de Paulmy: "Au reste, qu'on me fasse ou qu'on ne me fasse pas lieutenant général, même zèle pour le service. . . . et que la considération de ce qui me regarde n'arrête jamais l'avancement des officiers supérieurs qui sont sous mes ordres."

En aucun endroit l'on ne trouvera que Montcalm se soit plaint d'être subordonné à Vaudreuil, quoiqu'il l'estimât avec raison inférieur à lui-même au point de vue militaire. C'est en connaissance de cause qu'il avait accepté de servir en Canada sous les ordres du gouverneur général et il avait trop appris à la grande école de la guerre que pour savoir commander il faut d'abord savoir obéir. Ce dont il avait à se plaindre souvent, et non sans amertume quelquefois, c'était de n'être pas consulté lorsqu'il y avait droit, ou d'être desservi auprès de la Cour par des représentations insidieuses ou perfides. S'il y avait quelqu'un que l'on pourrait en cette affaire suspecter de jalousie, ce serait plutôt Vaudreuil, si l'on s'en rapporte à la lettre qu'il écrivit au ministre le lendemain de la prise de Chouaguen et qui est, il faut bien l'avouer, bien près d'être malhonnête. Il est trop facile d'y deviner celui qui ne veut pas que

quelqu'un fasse une ombre
Plus grande que la sienne au mur de sa maison.

Lorsque Montcalm se sent menacé dans son honneur ou dans ses droits, il se raidit, et c'est aussi légitime qu'humain. J'admire l'étonnement de ceux qui s'en offensent.

Cet animal est bien méchant;
Quand on l'attaque, il se défend.

D'ailleurs, il ne faudra jamais oublier l'acte admirable d'abnégation qu'il eut seul la force d'âme d'accomplir lorsqu'il se présenta un jour à Vaudreuil et lui offrit loyalement d'enterrer leurs mutuels différends pour le bien du service et pour celui de la colonie. Après tous ces exemples on peut être assuré que Montcalm n'aurait jamais signé une lettre comme celle que Vaudreuil eut la triste inspiration d'écrire après la mort de son rival et qu'il est impossible de ne pas assimiler à un ignoble piétinement sur un cadavre. Que l'on examine encore une fois les actes aussi bien que les écrits des deux hommes en présence, et l'on n'aura guère de peine à décider à qui ils font le plus d'honneur. Et je ne crains pas d'ajouter qu'à mesure que l'on découvre des documents nouveaux sur cette période à la fois si triste et si glorieuse de la Guerre de Sept Ans, c'est Montcalm qui grandit, et non pas l'autre.

J'ai parlé plus longuement de l'homme en Montcalm, parce qu'il me semblait que c'était sous cet aspect que le grand vaincu des Plaines d'Abraham était encore le moins bien connu. Il me resterait à vous parler du général. Je vous prévien sans retard que j'en parlerai beaucoup plus brièvement. Il en naîtra un défaut trop certain d'équilibre entre les parties de ce travail auquel je m'excuse d'ailleurs de n'avoir pu donner tout le temps nécessaire, mais vous voudrez bien l'expliquer par un souci louable de ne pas vous retenir ici trop longtemps. C'est en outre une cause d'avance gagnée, car il n'y a guère qu'une voix pour saluer en Montcalm un grand général, en dépit même de son dernier et fatal insuccès.

Ce que le héros de Québec a pu accomplir en trois ans, au milieu des plus inextricables difficultés, est véritablement extraordinaire. Il y a, en effet, peu d'exemples d'un général qui, appelé à une aussi difficile mission, ait été soumis à autant d'handicaps, suivant un mot anglais fort expressif et qui n'est pas facilement traduisible.

Choisi à cause de ses talents militaires, pour prévenir la perte de la colonie en péril, il n'en est pas moins subordonné au gouverneur général qui garde en tous points le commandement suprême des troupes de terre et de mer et qui ne manque pas une occasion de l'exercer. Comme il le dit lui-même, son rôle se borne à remonter, proposer, éclairer, instruire de son mieux, et, après avoir fait le dû de sa charge, il ne lui reste qu'à attendre avec tranquillité l'éloge ou le blâme, en se retranchant derrière la belle devise de ses armes: "Mon innocence est ma forteresse." Malheureusement, on ne lui permet même pas de proposer, d'éclairer et d'instruire. Assez souvent, les opérations les plus délicates et les plus graves sont décidées sans sa participation. Il n'y a pas jusqu'à la noble ingérente marquise de Vaudreuil qui ne se mêle quelquefois des affaires de la guerre. Nous savons tous comment le bouillant général s'y prit pour la rembarquer poliment mais fermement en une semblable circonstance. C'était au cours d'une discussion avec LeMercier." La conversation finit de ma part, raconte-t-il lui-même; Mme de Vaudreuil voulut s'y mêler. "Madame, "permettez que sans sortir du respect qui vous est dû, j'aie l'honneur "vous dire que les dames ne doivent parler guerre."

— Elle voulut continuer. — "Madame, sans sortir du respect "qui vous est dû, j'ai l'honneur de vous dire que si Mme de Mont- "calm était ici et qu'elle nous entendît parler guerre avec M. de "Vaudreuil, elle garderait le silence."

Il arrivait aussi quelquefois que Montcalm recevait des instructions d'une puérilité déconcertante, comme lorsqu'on donne un tom-
bour à un enfant avec la recommandation de ne pas faire de bruit. En d'autres temps, les instructions semblaient, à s'y méprendre, froidement calculées pour rejeter tout le blâme sur l'exécutant,

advenant l'insuccès. Ce fut le cas en particulier des ordres donnés par Vaudreuil avant Carillon. Après un insidieux préambule, où il déclarait faussement s'être préalablement entendu avec lui sur toutes les choses de la colonie, Vaudreuil continuait en donnant à son général les instructions les plus vagues et en lui observant qu'il ne devrait aller au-devant de l'ennemi que lorsqu'il se croirait assuré de vaincre. Montcalm, justement indigné, lui fit tenir immédiatement le billet qui suit:

“ C'est bien assez que je me charge, dans des circonstances qui peuvent être aussi critiques, de défendre, autant qu'il me sera possible, la frontière du lac Saint-Sacrement, avec 4,000 hommes contre des forces très supérieures, sans me charger d'une instruction dont les obscurités et les contradictions sembleraient me rendre responsable des événements qui peuvent arriver et que nous devons prévoir. Je rends justice à la droiture de vos intentions, mais je ne saurais partir que vous ne m'ayez remis une instruction avec tous les changements aussi nécessaires qu'indispensables pour conserver la réputation d'un général qui a servi avec autant de zèle pour votre propre gloire et pour la défense de cette colonie.”

Devant cette volonté redressée, Vaudreuil dut céder et il signa une instruction dictée par Montcalm lui-même.

Dans de semblables conditions, où il était impossible à un général de donner libre cours à son propre génie, l'on comprend que la conduite de la guerre ait été trop souvent vacillante. Personne ne peut avoir oublié le changement merveilleux qui s'opéra du jour au lendemain, en 1918, dans le cours jusque-là si capricieux de la dernière grande guerre, lorsque les chefs britanniques, belges et italiens, mettant enfin de côté leurs naturelles susceptibilités nationales, eurent consenti à remettre entre les mains de Foch le commandement suprême. Il n'y avait qu'à assurer à Montcalm l'unité de commandement en 1758 ou 1759 et le Canada était plus que probablement sauvé.

Un autre grand embarras de Montcalm était l'extrême pénurie de secours qu'il recevait de la métropole. En dépit de ses appels les plus pressants, on le laissait sans vivres, sans munitions, sans armes, avec une douzaine de mille hommes tout au plus pour faire face à une invasion qui s'annonçait de jour en jour plus formidable. Et là-dessus, il fallait compter les Sauvages dont Montbeillard a dit avec infiniment de raison qu'ils n'étaient guère bons qu'à ne pas les avoir contre soi, et les miliciens du pays qui, n'étant guère habitués qu'aux escarmouches rapides et aux coups qui se frappent vite pour

rentrer ensuite chez soi, ne pouvaient, à cause de leur absence complète de discipline, et malgré leur incontestable bravoure, être d'une bienfaisante efficacité dans une guerre que les circonstances nouvelles faisaient de plus en plus semblable à la guerre européenne.

Malgré tous ces obstacles, Montcalm ne faillit pas à la tâche. Quoique, dans la jeune impertinence de ses 33 ans, Wolfe l'ait appelé quelque part dans une lettre à sa mère, "le vieux rusé", il n'avait encore que quarante-quatre ans lorsqu'il vint au Canada. Il était alors dans toute la force de son génie, et l'on est en droit de se demander ce que, laissé à lui-même, il aurait pu accomplir, lorsqu'on se souvient que, n'ayant jamais commandé avant sa venue au Canada, il a rempli son vrai rôle historique en 3 ans, et que ces 3 ans ont suffi pour le placer parmi les premiers généraux de son temps. Montcalm savait merveilleusement s'adapter aux circonstances, et sur le lieu du combat, il ne se croyait heureusement jamais lié par des ordres qui lui était donnés à 80 lieues de distance. Jusqu'à la bataille des Plaines, dont on ne saura peut-être jamais exactement si elle ne fut pas volée par une fatale conspiration d'événements, il n'avait pas connu un seul insuccès. Chouaguen, Fort George et Carillon, telles sont les glorieuses étapes de sa brillante carrière, et chacune de ces victoires est bien à lui. Sans doute, la capture d'Oswego, la prise du Fort George, la bataille de Carillon paraissent des affaires bien petites, lorsqu'on les compare aux monstrueux engagements de nos jours où des millions d'hommes évoluent à la fois, mais elles n'en furent pas moins à leur manière de grands actes de guerre et il n'y a qu'à en juger par l'énorme retentissement qu'elles eurent en leur temps.

En 1756, Montcalm reçoit l'ordre de prendre Oswego ou Chouaguen. Il sait trop que l'entreprise n'est pas aussi facile que le croit M. de Vaudreuil, mais il est soldat, il obéit, et quinze jours plus tard, il a pris Chouaguen. Et aussitôt il arrive ce qui ne s'était peut-être jamais vu: un général s'excusant de sa victoire. Montcalm en effet écrit au ministre qu'aux yeux de l'Europe cela apparaîtra sûrement une folle témérité d'attaquer 1,800 hommes fortifiés avec 3,000 hommes et une artillerie inférieure, mais, avec une naïveté presque sublime, il promet qu'en Europe il se conduira sous des principes différents.

Je ne m'arrêterai pas à la prise de William Henry qui n'en fut pas moins un exploit éclatant et dont on sait que Montcalm fut totalement étranger au trop affreux corollaire qui la suivit.

Même de la bataille de Carillon, je ne veux parler que brièvement, car tout a été dit déjà sur cette immortelle victoire. Cet incomparable exploit de 3,000 français et Canadiens battant 15,000 des meilleures

troupes d'Angleterre ne pouvait être dû qu'à une stratégie supérieure et M. Santai l'a démontré avec une lucidité merveilleuse dans la remarquable étude militaire qu'il y a consacrée. Deux jours avant la bataille, le 6 juillet 1758, Montcalm écrivait à Vaudreuil: "Si les Anglais me donnent le temps de gagner les positions que j'ai choisies sur les hauteurs de Carillon, je les battrai." Et ainsi fut fait. Le triomphe du 8 juillet 1758 ne fut pas simplement l'effet d'un hasard heureux; il est dû au génie militaire de Montcalm, plus encore qu'à la valeur pourtant incontestable de ses troupes.

J'en viens enfin à la bataille des Plaines d'Abraham. C'est là que Montcalm devait verser pour son drapeau la dernière goutte de ce sang de Gozon dont il était si fier. Quoique enseveli dans sa défaite, il n'y apparaît pas moins grand aux yeux de l'histoire que son illustre rival enseveli en même temps que lui dans sa victoire. Tous deux étaient de grands cœurs et ils étaient dignes de croiser le fer ensemble. A l'un la destinée fut propice, à l'autre elle fut marâtre, et c'est tout.

Mais non, il paraît que ce n'est pas tout. L'on a beaucoup discuté et l'on discute encore pour savoir qui a perdu la bataille du 13 septembre, Montcalm ou Vaudreuil. Je veux bien pour ma part que ce soit Montcalm, puisque c'est lui qui la livra. Mais que le héros français l'ait perdue par sa faute et par son aveuglement, voilà à quoi je ne puis consentir et que l'on me permettra de dire qui n'est pas prouvé. Toujours à la suite de M. l'abbé Casgrain, quelques-uns soutiennent que, pour n'avoir pas écouté le sage Vaudreuil, Montcalm, après avoir commis une première faute en ne prévenant pas le débarquement de l'Anse au Foulon, en commit une autre plus grande encore en engageant la bataille avec une précipitation malheureuse.

Au premier point, il faut attendre, s'ils existent, les documents que nous ne possédons pas encore et qui diront de façon sûre qui, de Vaudreuil ou de Montcalm, a empêché le régiment de Guyenne de se porter au moment fatidique dans l'Anse au Foulon.

Au second point, nous avons le jugement de plusieurs grands hommes de guerre qui vaut bien celui de nos stratégestes en chambre et qui prononce que, dans les circonstances où il était placé, le général français a fait ce qu'il devait.

Il est trop évident que du prétendu aveuglement de Montcalm, l'on a d'abord fait une thèse, quitte ensuite à la prouver *per fas et nefas*. Or, comme l'écrit quelque part, avec beaucoup de justesse, M. l'abbé Camille Roy, "Il est dangereux de faire des thèses en histoire. Celui qui s'y emploie s'expose à manipuler maladroitement les pièces d'information, à fausser son regard, à colorer de ses préjugés les œuvres et les choses, et à n'apercevoir que ce qui peut servir son

dessein." Ce n'est pas autre chose au fond que ce que dit Bossuet; " Le plus grand dérèglement de la raison est de croire que les choses sont parce qu'on veut qu'elles soient."

En somme, Mesdames et Messieurs, nous avons toutes les raisons de dire avec un de ses biographes que s'il est une figure à qui le jour de l'histoire est favorable, c'est sans contredit celle de Montcalm. Saluons donc bien haut la mémoire de celui que je me crois en droit d'appeler le Turenne de la Nouvelle France, puisque, comme Turenne, il fut un guerrier valeureux et génial, puisque comme lui il obtint la suprême consécration de la mort sur un champ de bataille, puisque comme lui enfin, d'après le mot de Montecuculli, il a mérité d'être placé au nombre des hommes qui font honneur à l'homme. Personne en effet ne nous fait mieux admirer jusqu'au bout

L'accord d'un beau talent dans un beau caractère.

Aucun Canadien d'ailleurs n'a le droit de marchander son admiration à Montcalm. Quoique né Français, il nous appartient à un titre encore plus haut que celui de la naissance. C'est ici, aux Ursulines, qu'il repose dans le trou de bombe que la Providence, par une dernière et gracieuse attention, a semblé lui ménager comme la seule fosse digne d'un tel guerrier; notre sol pour lequel il est mort le garde et le gardera toujours.